

Mélancolie et jubilation

CERISUELO, Marc. *Lettre à Wes Anderson, Paris, Capricci, 2016*,
77 p.

Jean-Philippe Gravel

Volume 34, numéro 4, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83525ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

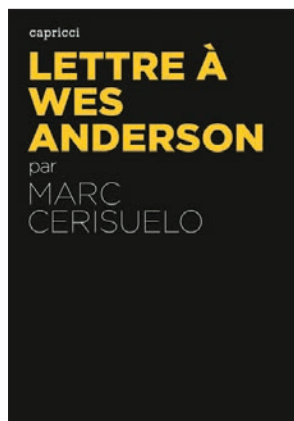
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2016). Compte rendu de [Mélancolie et jubilation / CERISUELO, Marc. *Lettre à Wes Anderson, Paris, Capricci, 2016*, 77 p.] *Ciné-Bulles*, 34(4), 56–56.



CERISUELO, Marc. *Lettre à Wes Anderson*, Paris, Capricci, 2016, 77 p.

Mélancolie et jubilation

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

C'est signalé d'emblée: *Lettre à Wes Anderson* est le tout premier ouvrage en français consacré au réalisateur de **The Grand Budapest Hotel**. Rédigé par un professeur de cinéma et d'esthétique à l'Université Paris Est (et collaborateur à de nombreuses revues, dont *Positif*), on en remarque la brièveté et la forme, celle d'une missive adressée à Wes Anderson, procédé qui devrait faire comprendre que c'est d'un lien de connivence et d'amitié qu'il provient. Aussi est-ce en ami que Marc Cerisuelo prend la parole et écrit: «[...] je serais bien ingrat de ne pas songer à vous rétribuer quelque peu du bonheur que vous avez dispensé sans compter [puisque] c'est précisément grâce et à travers vous que les sentiments, attitudes, doutes, pensées, réflexes et gestes de notre temps ont pu *prendre forme* [...]». (p. 5) Ou encore, «vous avez donné forme à nos aspirations» (p. 7) sans que sa lettre se révèle pour autant un traité sur la mise en images, par Wes Anderson, de 20 années d'aspirations et de malaises dans la civilisation...

Ce qu'il est nécessaire de prouver et de défendre sera plutôt la profondeur du cinéma de Wes Anderson, que feraient

oublier sa toujours impressionnante direction artistique et ses jeux formels, leur tonalité légère souvent comique étant davantage des «politesses du désespoir» (comme dirait Stendahl) que des caprices d'auteur jouant dangereusement avec le kitsch. Mais cela, le spectateur sensible aux épreuves des enfants prodiges que l'âge adulte a fait déchoir de **The Royal Tennenbaums** ou aux tourments des âges incertains dont l'immatunité et les désirs précoces entrent en butte avec la réalité dans **Rushmore** ou **Moonrise Kingdom** le sait déjà. Il s'agit alors d'approfondir la question en soulignant, par exemple, comment le héros andersonien s'inscrit dans une tradition littéraire où Robert Musil (*L'Homme sans qualités*), Vladimir Nabokov (*Ada ou l'ardeur*) et surtout les personnages d'Holden Caulfield et de la famille Glass J.D. Salinger, ce «romancier des adolescents de tous les âges» (p. 20), ont jeté des pierres définitives...

Faisant mine de ne pas y toucher grâce à la latitude que permet la forme épistolaire, Cerisuelo compose une monographie sans les contraintes habituelles de ce genre d'ouvrage (comme la structure chronologique de film en film), préférant un ton de libre association d'idées qui n'en cache pas moins un parcours fouillé. Il consacre en outre des pages particulièrement éclairantes au rôle de la musique, soulignant la contribution de Randall Poster (qui est aussi le superviseur musical de Martin Scorsese, Todd Haynes et Larry Clark), dont le choix des chansons donne «couleur au malaise [des] jeunes hommes immatures» de ses films (p. 36). Suivent l'apport des membres de ce que l'on pourrait appeler la «famille Anderson»: le comparse, fréquent coscénariste d'Anderson et coproducteur avec lui de **Broadway Therapy** de Peter Bogdanovich, Noah Baumbach (**Frances Ha!**), dont les «merveilleux personnages d'adolescents, toujours enfants d'un divorce ou d'une séparation, n'ont rien à envier aux vôtres» (p. 48); Roman Coppola (**CQ**), le coscénariste de **The Darjeeling Limi-**

ted, qui aura le mérite de sortir Anderson de sa zone de confort pour lui faire tourner **Darjeeling...** en Inde. Sans compter la présence à l'écran d'Anjelica Houston et de Bill Murray, ou l'ami des classes d'art dramatique, Owen Wilson, campé dans ses indispensables personnages de dingue. Le ton est vif et, saisissant la balle au vol, Cerisuelo, prenant pour prétexte d'écrire «sur» ou plutôt «à» Wes Anderson, traite d'une foule de sujets, de la *screwball comedy* à la musique de Benjamin Britten, de l'hommage au confrère Baumbach au rôle formateur des critiques cinématographiques comme Peter Bogdanovich, pour ne mentionner qu'eux. On en oublie presque (avec lui) qu'en cours de route, une partie de son objectif est laissé en plan: «débusquer le puritain qui sommeille en vous et m'en inquiéter parfois»? (p. 6) Pas vraiment. Donner forme «à nos aspirations» comme aux sentiments, attitudes, doutes, etc., de notre époque? Entre les lignes sans doute... L'ouvrage trouvant sa force à débusquer le fonds tragique et mélancolique d'un œuvre aussi imprégné de la jubilation créatrice et formelle.

Il en résulte le portrait en mosaïque d'un auteur tel qu'aime le concevoir la critique française: toujours en progrès sur un itinéraire marqué et à la croisée des chemins (Cerisuelo s'inquiète un moment que le cinéma futur d'Anderson s'«animatise» ou se *cartoonifie*, menaçant «le subtil équilibre du réel et du style qui vous caractérise» (p. 53), avant de se rebiffer), et demandant d'être défendu contre les malentendus que l'on suppose entourer la réception de son œuvre. Bien que l'on doute ici que Wes Anderson ait vraiment besoin d'être sauvé, voilà un ouvrage qui arrive à point pour mieux faire apprécier son cinéma, dans le fond comme dans sa forme; petit et dense sans être lourd, qui lui ressemble et dans lequel il devrait se reconnaître. 